*Ami du Clergé* du 31 juillet 1947

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Instructions du Dimanche.** — XLIV. *13e Dimanche après la Pentecôte :* Les dix lépreux, 281.

**Pour la fête de l'Assomption.** — La gloire de Marie au ciel, 282.

**Courtes instructions sur la Morale.** — XXXI. La charité envers Dieu, 285.

**Petits prônes sur les commandements.** — XIX. *2e commandement de Dieu :* Le serment, 287.

**Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise.** — XVII. Baptême du centurion Corneille, 288.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### XLIV

#### 13e Dimanche après la Pentecôte

LES DIX LÉPREUX

Mes frères,

N.-S. venait de quitter la Galilée. Il ne devait plus y retourner, car l'heure du sacrifice approchait. A petites journées, pour ne rien devancer ni rien retarder, il marchait vers Jérusalem. Le chemin le plus court était de passer par la Samarie. Mais les grandes fêtes religieuses avaient le don de ranimer les antipathies de race et de culte, qui séparaient les Juifs des Samaritains. Le trajet devenait de ce fait fort désagréable, parfois dangereux. N.-S. n'avait pas échappé à cet ostracisme rigoureux. Plus d'une fois, il s'était vu refuser le passage, parce que, dit le texte sacré « il avait l'aspect de quelqu'un qui allait à Jérusalem. » Cette fois, pour éviter les difficultés, avec ceux qui l'accompagnaient il avait longé la zone hostile, sans y pénétrer et traversait une contrée mi-galiléenne, mi-samaritaine.

Or voici que, aux abords d'un village dont l'Evangile a tu le nom, dix lépreux se présentent et sollicitent leur guérison. Ils l'obtiennent. Cet acte de toute-puissante bonté, l'Eglise nous invite à le contempler aujourd'hui. Etudions-le donc, en lui-même, et dans son symbolisme.

##### I. — *Un geste merveilleux*

Tout miracle est un prodige. Il manifeste une puissance divine. Déroger aux lois naturelles invariables cela suppose qu'on en est le maître, car celui-là seul qui les a créées peut en disposer à son gré.

A ce point de vue tous les miracles se valent. Néanmoins ils augmentent pour nous de valeur d'après l'importance des peines qu'ils suppriment, des biens qu'ils accordent. Or la lèpre réunit une somme tellement exceptionnelle de douleurs physiques et morales qu'il faut mettre sa guérison au nombre des plus miséricordieuses interventions divines.

Elle est une hideuse maladie. Elle couvre le corps d'ulcères, de pustules douloureuses et fétides. Elle consume lentement le corps de sa victime, lui ronge les oreilles, le nez, les lèvres ; elle dénude les membres jusqu'à l'os et fait tomber une à une les phalanges des pieds et des mains. Au prix de quelles souffrances ! Il est facile de le supposer.

De plus elle est contagieuse. Aussi on la fuit. Les lépreux sont des maudits, des parias. On les reléguait loin de la société, loin même des habitations, en dépit de la plus élémentaire pitié. Ils étaient soumis à des prescriptions d'une rigueur extrême, portaient un habit spécial, pour qu'on les reconnût, agitaient une crécelle pour avertir de leur présence, se servaient d'une écuelle pour ne jamais manger ni boire dans un verre ou un plat pouvant éventuellement servir à d'autres. Ils ne devaient parler que de loin à ceux qu'ils rencontraient. Terreur des populations et séparés de tous, ils mettaient en commun leur misère ; ils allaient par petites bandes. C'était le summum de la tristesse et de l'abjection.

Du temps de N.-S. !... et de nos jours encore.

N'avez-vous pas lu qu'il y a une cinquantaine d'années, les autorités d'un pays païen, effrayées des ravages de la lèpre, ordonnèrent de réunir dans un lieu qu'elles désignèrent tous les malheureux atteints de cette terrifiante maladie ? En vain les lépreux essayèrent-ils de se dérober aux recherches. Les enfants livrèrent leurs parents, les maris leur femme. Des milliers de lépreux furent ainsi conduits comme un repoussant bétail vers l'endroit indiqué. Là une fosse avait été creusée. Malgré leurs supplications, leurs cris, leurs larmes, on les y précipita tous, et on les couvrit d'une couche de chaux vive.

Ils étaient dix ici. Ils vont s'adresser au cœur de Celui pour qui toute misère est sacrée. Ils l'interpellent de loin — ils n'auraient osé s'approcher. Il me semble, à travers vingt siècles, entendre leur voix gémissante et leur appel lamentable : « Jésus, ayez pitié de nous ! »

Comment osent-ils parler de pitié, alors qu'elle n'est point faite pour eux ?

Sans doute, mais celui-ci ressemble si peu aux autres ! Et puis une autre fois, un de leurs frères de misère lui avait dit : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Et Jésus avait répondu : « Je le veux, sois guéri ». Ce miracle avait fait du bruit dans la cité maudite. Il avait réveillé l'espérance au cœur de ces proscrits : « Si nous le rencontrons quelque jour, se disaient-ils, nous lui demanderons, nous aussi, d'avoir pitié. »

Voici qu'il se trouvait sur leur chemin. Leur supplication se ressentait alors de leur infinie détresse et de la certitude qu'il pouvait, s'il le voulait, les en tirer.

Jésus les entend. Un miracle s'ajoute à la longue série de ses bienfaits. Un miracle qui est en plus une leçon !

##### II. — *Symbolisme qu'il revêt*

Tous les interprètes ont vu une ressemblance frappante entre la lèpre et le péché, l'une s'attaquant au corps, l'autre à l'âme ; tous deux source de mort. Chose étrange : la lèpre est un mal spécial à l'homme, les animaux y sont réfractaires. Triste spécialité de l'humanité. Seul aussi de toutes les créatures terrestres l'homme peut commettre le péché.

C'est parce qu'elle s'attaque aux sources même de la vie, que la lèpre est si terrible ; c'est parce qu'il profane les deux privilèges de l'homme : la raison et la liberté, que le péché est si odieux.

Leur marche est identique. L'une et l'autre commencent souvent par une défaillance insignifiante.

C'est un petit point précis qui s'altère. La lèpre est là ; elle n'en sortira plus. C'est aussi bien peu de chose souvent : une liberté que l'on se permet, oh ! pas bien grave, une pensée qu'on accepte, un désir qu'on entretient, à la faveur d'un émoi hier inconnu. La conscience n'est peut-être pas encore en alarme : le péché est entré dans l'âme. Si l'on n'y prend pas garde, il n'en sortira plus.

Que dis-je ? il va s'aggraver, comme la lèpre ; il va s'étendre, envahir les autres facultés. Demandez aux meilleurs, à ceux qui des sommets de la piété sont parfois descendus aux abîmes du vice ; ils vous diront qu'ils ont suivi cette marche. C'est pourquoi N.-S. recommandait la vigilance et la prière, pour empêcher aussi la maladie de se répandre, de se communiquer, car d'un côté comme de l'autre la contagion est redoutable. Pourquoi telle paroisse, telle famille, telle communauté désolent-elles l'Eglise par leur indifférence, leur hostilité ou leurs négligences? L'histoire est toujours la même : un membre a corrompu la masse, et les bons n'ont pas suffisamment réagi contre l'envahissement.

### III. — *Puissance de Dieu*

Dieu merci, si la science humaine se déclare presque impuissante à guérir la lèpre, la bonté divine ne s'avoue jamais sans ressource devant le péché. La technique est toujours la même : aller à Celui qui est la vie. Y aller avec humilité et confiance.

Les deux sont tellement de circonstance !

Les lépreux n'avaient pas le droit d'approcher. Ainsi le péché a multiplié à l'infini la distance qui nous séparait déjà de Dieu. C'est donc dans l'humilité qu'il faut nous adresser à lui. Y pensons-nous assez ? Sentons-nous la bassesse de notre âme pécheresse en face de la pureté divine ?

Cependant pas d'hésitation. Humilité, bien sûr, mais aussi confiance, tout est là, dans nos rapports avec Dieu.

Et pour que notre certitude soit complète, il a chargé quelqu'un de remplir auprès de nous l'œuvre qu'il remplissait lui-même auprès des lépreux. Elle est de lui, cette parole : « Allez, montrez-vous aux prêtres. » Alors qu'il aurait pu les guérir sur-le-champ, d'un mot, — la guérison du reste en fin de compte restera toujours son œuvre, — il a voulu que la coopération sacerdotale donnât aux pécheurs repentants la certitude de se savoir pardonnés. Rien ne peut plus se faire sans le prêtre. C'est pendant qu'ils allaient vers leurs prêtres, à Jérusalem — et remarquez-le bien, faisant ainsi un voyage de plusieurs jours — que les lépreux se sont sentis guéris. C'est seulement quand le prêtre prononce la sentence que le péché disparaît et que l'âme retrouve la santé.

Ainsi, Seigneur, une parole de vous peut guérir les plus incurables, purifier les souillés et faire sortir les morts de leur tombeau. Elle est de vous cette parole : « Croyez en moi. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Il est de vous aussi ce reproche touchant : « Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? » Elle est de vous surtout cette parole universelle : « Quand vous seriez noirs comme le charbon, je vous ferai blancs comme neige. » Vous nous avez donc dit d'espérer en vous et en vous seul.

C'est vrai : là est le salut. Mais pardonnez-nous si nous ne savons pas toujours en quoi consiste cette formule et jusqu'où elle s'étend. Nous sommes si souvent déçus, ici-bas, par des espérances que nous croyions légitimes et fondées. Et puis, tant de fois vous avez semblé lointain, insensible, indifférent aux désirs et aux prières qui sortaient de notre cœur. Donnez-nous donc de ne jamais douter et de percevoir, même derrière vos silences ou vos apparents dédains, le geste d'amour qui attend, pour augmenter la joie, ou qui transforme une prière pour la rendre plus efficace et moins terne.

* *

Donnez-nous surtout de ne jamais mériter le reproche que vous adressiez aux neuf lépreux insouciants au point de ne pas vous avoir remercié.

Hélas ! comme ils sont nombreux ceux qui ne savent pas dire : merci ! ni à leurs bienfaiteurs d'ici-bas ni à leur bienfaiteur divin ! On ne les compte plus les prodigues, les Madeleine, les âmes lépreuses semblables dans leur ingratitude aux gens de Jéricho ! Sous le cou d'une grâce plus efficace que d'habitude, d'un événement qui les a fait réfléchir ils sont revenus à lui. Il leur a pardonné ; ont-ils seulement pris le temps de faire monter vers lui l'action de grâces ? Nous-mêmes qui bénéficions plus que d'autres de sa bonté compatissante ne considérons-nous pas la confession comme une charge et l'absolution comme un dû ? Pourtant tout est gratuit de sa part. Et il nous donne tant !

Mais comme on sent percer à travers ses reproches sa tristesse ! « Eh quoi ? tous n'ont-ils pas été guéris ? Pourquoi n'y a-t-il que celui-là, un étranger — *hic alienigena* — qui soit revenu ?

C'est bien cela ; ils ne sont pas revenus ; car revenir à Dieu ce n'est pas seulement suivre un bon mouvement, une impulsion passagère, la ferveur d'un instant, puis s'agenouiller aux pieds du prêtre pour lui confier sa misère. Revenir à Dieu, c'est rompre loyalement, définitivement avec le péché, c'est se reprendre, c'est faire son devoir, tout son devoir, coûte que coûte, non pas aujourd'hui mais toujours. Voici que justement ce lépreux reconnaissant était un Samaritain — encore ! — l'homme d'à-côté, qui n'avait reçu ni les grâces ni les lumières que depuis des siècles Dieu prodiguait au peuple juif.

Ainsi ce ne sont pas toujours les plus privilégiés qui se montrent les plus généreux. Que cette attitude nous instruise et nous fasse honte ! Toujours, à côté des bienfaits sans nombre mettons toujours une reconnaissance sans limite. Ainsi soit-il.

---

## POUR LA FETE DE L'ASSOMPTION

### LA GLOIRE DE MARIE AU CIEL

Mes frères,

Il n'est pas une seule âme chrétienne qui demeure indifférente à la solennité qui nous réunit aujourd'hui : Marie est portée au ciel par les anges, au soir d'une longue vie où les privilèges les plus inouïs lui furent réservés en même temps que les épreuves les plus douloureuses. Image de notre vie à nous, qui connaissons alternativement, et parfois en même temps, les reflets de la joie et les tempêtes violentes ou sournoises de la souffrance. Et c'est bien parce qu'elle est une créature de chair comme nous, exposée aux mêmes détresses que nous, que notre ferveur filiale s'élève tout naturellement vers son trône pour pleurer dans son sein maternel et tâcher d'obtenir d'elle le soulagement attendu.

Mais ce qu'il importe de comprendre par-dessus tout en un tel jour, c'est que la gloire de son assomption fut la récompense et la compensation de sa vie de privations, de dépendance totale à la volonté de Dieu et de la confusion et du mépris qui furent souvent le partage de son existence.

Contemplons-la dans son triomphe glorieux avec la fierté de fils aimants et demandons-lui, au début de cette instruction, de dégager de sa vie les leçons pratiques qui nous permettrons de mieux comprendre le sens de la nôtre et de la mieux orienter, comme elle, vers Dieu.

### I. — *Elévation au ciel après les privations de la terre*

On est parfois surpris, quand on étudie la vie de la Sainte Vierge, de constater combien cette créature unique, privilégiée comme aucune autre sur le plan surnaturel, subit le sort commun pour toutes les choses de la vie. En vérité nous serions presque portés à accuser le ciel d'indifférence pour celle qui a reçu une telle mission et qu'on voit se débattre au milieu des difficultés quotidiennes comme la plus humble femme du peuple.

Elle peut, en vérité, servir de patronne aux exilés, aux sans-abri, aux réfugiés, aux pauvres de toute sorte. Rappelez-vous l'accueil qui l'attendait à Bethléem, quelques heures avant la naissance du Fils de Dieu : aucun logis, si modeste soit-il, ne s'ouvre devant elle. Joseph doit courir de tout côté, essuyant des refus les uns après les autres, et finalement se contenter de l'abri très précaire que lui fournit une grotte à quelque distance de la ville, puisqu'il n'y avait plus de place pour eux dans l'hôtellerie.

Quelques semaines après, c'est l'exode le long des pistes qui mènent en Egypte, au milieu de quelles difficultés, nous pouvons aisément le supposer ! Notre civilisation moderne a prévu des centres d'acueil, des distributions de vivres et de vêtements chauds pour les errants de toutes les grandes calamités. Marie est la réfugiée qui arrive partout les mains vides et qui cherche un peu de nourriture pour l'enfant qu'elle allaite. Mais la Sainte Famille n'est pas riche et l'on doit songer que l'or des rois mages fut rapidement dépensé. Alors il ne faut plus compter que sur l'ingéniosité de S. Joseph et peut-être aussi sur la pitié qu'inspire cette jeune mère. Mais bien des cœurs demeurent fermés, et puis sur les longues routes on ne rencontre que peu d'habitations et de centres où il soit possible de trouver quelque ravitaillement et un abri pour la nuit. Qui dira les angoisses de Marie devant ces complications inattendues, sa confiance aussi en la Providence qui ne l'abandonne pas et lui permet de s'éloigner, fût-ce au prix de grandes privations, en emportant sur son cœur son cher trésor ?

De l'existence en Egypte nous ne savons rien, mais il est facile de conjecturer qu'elle n'alla pas non plus sans difficultés de toute sorte. Et quand l'exil cessa, les préoccupations ne cessèrent pas pour autant ; la caravane dut refaire en sens inverse la longue route dans le désert, pour regagner Nazareth qui se trouvait tout au nord de la Palestine.

Ce fut ensuite la vie cachée dans la petite bourgade de Galilée, dans la monotonie apparente d'une existence réglée, mais toujours difficile en raison du pain quotidien à fournir. C'est la vie des pauvres, non certes celle des mendiants, mais la vie de tous ceux qui doivent compter sur le travail du jour pour assurer la vie quotidienne sans aucune assurance pour l'avenir le plus immédiat. L'économie la plus stricte est de règle, et la privation règne bien souvent dans le foyer où grandit le Roi des cieux. Marie ne s'en plaint pas, car elle possède dans son âme et sous ses yeux une richesse que le monde ignore et qui la comble.

Et pendant toute sa vie la mère de Jésus connut la privation dans toutes ses formes jusqu'au jour de son assomption glorieuse.

Maintenant qu'elle est au ciel, c'en est fini des épreuves de la terre. Elle n'est pas entrée là-haut sur le modeste ânon de Palestine qui lui servit de monture pour la conduire en Egypte : ce sont les anges qui l'emportent sur un pavois lumineux et l'escortent dans une nuée lumineuse au milieu de laquelle retentissent des harmonies réservées au ciel. Ce n'est pas une pauvresse qui franchit les portes du paradis, c'est la Reine du ciel qu'on conduit jusqu'au trône de Dieu. Et là le Seigneur l'établit tout près de lui, dans le rayonnement de son divin Fils.

Bien plus il en fait jusqu'à la fin des temps la trésorière de toutes ses richesses. Tout passera par ses mains et nulle grâce ne descendra sur les mortels sans leur venir par les mains de Marie. C'est pour cela qu'on l'appelle la Médiatrice de toutes les grâces.

Elle ne possédait rien sur la terre ; au ciel ses mains ruissellent de richesses de toute sorte. Elle aide les âmes dans leur ascension et elle guérit les corps ; elle donne des lumières à ceux qui cherchent la vérité et elle console ceux qui pleurent. Ceux qui déposent leur âme entre ses mains sont assurés de recevoir au centuple ce qu'ils ont généreusement abandonné. Si elle accepte des hommages, c'est pour les reporter à son Fils et tourner les cœurs vers lui ; elle ne garde rien pour elle de tout ce qui monte de reconnaissance et d'amour vers son trône de gloire. Restant fidèle à la leçon de sa vie, elle ne veut être que le miroir resplendissant de la grâce divine, mais elle n'est pas la grâce et elle veut que les âmes aillent directement à la source qui jaillit du flanc transpercé de son Fils. Elle donne sans se lasser, elle distribue sans retenir pour elle les hommages, elle est la Mère infiniment bonne qui n'ambitionne que le bonheur de ses enfants.

Mais sa joie éternelle est d'avoir les mains pleines et de répandre ses bienfaits sur chacun des enfants que Jésus lui a confiés du haut de la croix.

Comme le Seigneur a compensé somptueusement ses privations de la terre ! Aimons et vénérons notre trésorière céleste, celle par les mains de qui nous tenons tout ce qui nous vient de Dieu.

### II. — *Puissance au ciel après la dépendance de la terre*

Dans son éternité bienheureuse Marie n'a pas oublié qu'elle fut simplement la servante du Seigneur et qu'elle ne connut d'autre ambition que de répondre toujours *fiat* à tout ce que Dieu lui demandait.

Dès l'Annonciation elle se découvre entièrement, nous livrant son véritable secret d'amour, qui est de se soumettre à l'unique volonté de Celui qu'elle aime et qu'elle a choisi comme époux. Cette réponse de Marie à l'invitation que lui transmet l'ange Gabriel nous semble naturelle ; mais comment oublierions-nous que Marie rêvait la maternité, comme toutes les jeunes filles juives, pour devenir la mère du Messie et que d'autre part elle voulait conserver la virgi-

nité ? On comprend le trouble passager qui assaillit son âme virginale. Il fut d'ailleurs de peu de durée, puisque bientôt elle répondit ces mots si simples et si profonds que nous récitons à l'Angélus : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ».

Une servante, faite pour obéir et disparaître quand on n'a plus besoin de ses offices, voilà seulement ce qu'elle rêve d'être. Nous qui sommes si prompts à chercher des avantages matériels à toute proposition qui nous est faite, parfois même sur le plan surnaturel et apostolique ; nous qui rêvons de préséance jusque dans nos œuvres et nos mouvements spécialisés ; nous dont les intentions humaines sont rarement désintéressées, contemplons Marie et prenons une bonne leçon d'humilité.

Au vrai sa vie entière ne fut que la répétition du même *fiat :* aussi bien dans les épisodes dramatiques de la petite enfance que dans les années besogneuses de Nazareth ; aussi bien quand Joseph mourut et que quelques années après Jésus la quitta pour entreprendre son ministère public ; aussi bien encore dans les incertitudes poignantes de la Passion et du déroulement du procès de son Fils qu'au pied du calvaire, toujours nous pourrions entendre le même refrain d'amour : « Comme vous voudrez, Seigneur, je suis votre servante ; ma seule loi c'est de faire votre volonté ».

Et lorsque Jésus fut remonté au ciel et qu'elle connut la solitude autour d'elle, puisque rien ne la retenait plus à la terre maintenant que Jésus n'y était plus, même alors, lorsqu'elle reprit dans l'ombre de l'Eglise naissante sa vie cachée, elle ne songea pas à discuter la volonté du Père qui la maintenait en exil : elle savait que sa place était là et qu'il valait mieux pour les apôtres, sinon pour elle, qu'elle les entourât de son amour maternel, puisqu'ils étaient ses enfants et qu'ils poursuivaient l'œuvre de Jésus.

Lorsqu'elle s'endormit de son dernier sommeil, ce fut encore en redisant le même chant d'amour véritable, qui était un hymne d'acquiescement total à la volonté aimante et aimée de Dieu.

...Mais au ciel les rôles sont changés : sur terre elle obéissait à Dieu ; maintenant c'est Dieu qui lui obéit. Et voilà pourquoi on l'appelle *omnipotentia supplex,* la toute-puissance suppliante. Par un échange admirable, c'est elle qui désormais possède un pouvoir quasi-illimité sur le cœur de Dieu. Elle ne demeure pas inactive ; qui donc mieux qu'elle a réalisé avant la lettre le rêve saintement ambitieux de Thérèse de l'Enfant-Jésus, « passer son ciel à faire du bien sur la terre » ?

Elle les connaît si bien, les pauvres humains ! Elle les a côtoyés pendant sa longue existence ; elle est allée au fond de la misère humaine et le *misereor super turbam,* « j'ai pitié de la foule » n'a pas besoin de passer sur ses lèvres pour trahir l'expression de son cœur.

Si elle se fait si généreuse et attirante, c'est parce qu'elle sait le chemin du cœur des hommes, et que, si Dieu les intimide et même leur fait peur parfois, ils osent dire leurs misères et montrer leurs plaies saignantes à la Mère qui est si près d'eux et qui les comprend si délicatement !

Dans les jours de sa vie humaine elle ne demandait rien, elle obéissait ; au ciel elle n'a plus à obéir, elle demande inlassablement. Et l'humanité entière se tourne vers Celle qu'on appelle la Mère de miséricorde, avec une confiance que rien ne lasse et un espoir qui ne cesse qu'avec la vie.

Après les privations, elle a possédé la puissance ; après la dépendance totale, elle possède une autorité unique sur le cœur de Dieu.

### III. — *Honneur dans le ciel après les mépris de la terre*

Mais elle est en toute vérité la Reine du ciel : tous les habitants du paradis la saluent de ce titre de gloire et l'entourent d'honneurs qui ne sont dus qu'à elle. Ne faut-il pas compenser les humiliations et les mépris qu'elle a essuyés quand elle vivait de sa vie mortelle ?

Sans doute ne faisait-elle aucune action d'éclat pour se faire remarquer ; mais qui donc eût distingué la femme du charpentier Joseph ? Elle vaquait comme les autres aux soins de son ménage ; elle faisait son devoir, tout son devoir ; mais qui donc eût deviné en elle la privilégiée de Dieu, l'Epouse du Saint-Esprit, la Mère du Fils de Dieu ? Allons donc, auraient dit les habitants de Nazareth, nous la connaissons bien, elle ressemble à nos épouses et à nos mères, et c'est tout, cela ne mérite pas des honneurs spéciaux. Jésus a voulu demeurer caché pendant vingt-huit années au moins à Nazareth et ne laisser percer par quiconque sa divinité, vivant au jour le jour son existence d'ouvrier. Marie n'a pas agi autrement, conservant pour elle dans le secret de son cœur les mystères qui étaient ses plus hauts titres de noblesse, attendant que Dieu parlât le premier pour les faire connaître.

Là du moins elle devait jouir d'une certaine considération. Mais à Bethléem et en Egypte, avec sa monture de pauvre, avec ses mains vides de richesses, ne devait-elle pas faire lever sur son passage des sourires de mépris de la part des gens cossus ? Et surtout, dans les heures douloureuses, quand elle sut que Jésus allait mourir sur une croix et qu'elle se vit montrée du doigt par la foule, alors qu'on murmurait sur son passage : « C'est la mère du condamné », qui pourra dire la honte qui envahissait son cœur ? Non pas certes qu'elle rougît jamais d'être la mère du divin condamné, mais parce qu'elle sentait que ce mépris dont on l'entourait était né d'une incompréhension totale : « Il va mourir pour eux, et ils ne comprennent pas ! Comprendront-ils jamais ? Ils ont pourtant vu les miracles ! » Jusqu'au pied de la croix elle ressentit en elle tout le mépris dont les princes des prêtres et les scribes accablaient Jésus, car elle était unie à lui dans toutes ses souffrances, elle portait sur ses épaules le manteau d'ignominie qu'on avait dédaigneusement jeté sur celles du divin crucifié. Jusqu'aux invectives du mauvais larron, elle recevait tout, supportait tout, offrait tout, jetant à profusion dans le calice toutes les perles de ses larmes, tous les battements éperdus de son cœur maternel affreusement déchiré.

Mais si aux jours de la Passion on la montrait du doigt comme la mère du condamné, le ciel tout entier acclame aujourd'hui en elle la mère bénie du Christ ressuscité et glorieux. Dans quel lointain passé sont donc ensevelis les humiliations et les mépris de jadis ? Les chants d'amour qui montent de la terre et du ciel viennent battre, comme des vagues incessantes, jusqu'au pied du trône de gloire où le Seigneur l'a établie.

Par la dignité de mère de Dieu, par son rang uni-

que dans la hiérarchie céleste, elle est la première après Dieu, et les blancs chérubins vêtus d'or et de feu inclinent la splendeur de leurs ailes vers leur Reine éternellement jeune et belle.

Et les saints et les saintes de tous les temps, ceux qui l'ont vue de leurs yeux de chair, ou ceux dont le rêve filial s'est porté tout au long d'une vie vers sa beauté incomparable, toutes les âmes virginales qui ont marché sur ses traces pour vouer au Christ une vie d'amour, tous les vrais dévots, tous les esclaves aimants, tous les humbles sur les lèvres desquels passait le flot intarissable des *Ave*, tous les petits enfants qui l'appelaient leur maman du ciel, tous les vieillards qui tournaient vers elle leur regard à demi éteint pour qu'elle leur ouvrît la porte du ciel, ils sont là, tous, partageant les félicités de son triomphe, et leurs hymnes de louanges chantent avec elle un *Magnificat* sans fin.

* *

M. f., Dieu est un maître qui veut être obéi ; mais comme il paye au centuple les élans les plus humbles de notre bonne volonté ! Que la récompense réservée à Marie, pour compenser les privations, les abaissements et les humiliations de la terre ; que sa puissance de médiatrice, son immense pouvoir sur le cœur de Dieu et la gloire incomparable dont elle sera couronnée jusqu'à la fin des temps, nous confirment dans le désir de servir le Seigneur comme d'humbles et dévoués serviteurs, à la place cachée ou éclatante qu'il nous aura marquée.

Gardons une confiance sans limite en Celle qui de là-haut veille sur nos âmes et nos vies, assurés de son secours invisible et maternel, et redisons-lui pour l'heure de notre mort cette prière [1] jaillie d'un cœur qui lui était passionnément dévoué :

« *A l'heure de ma mort, ô Marie, que j'aurai tant de fois invoquée, soyez près de ma couche. Soyez-y comme serait ma mère, si elle vivait encore. Peut-être que ma langue paralysée ne pourra plus prononcer votre nom, mais mon cœur le redira toujours. Je vous appelle maintenant pour ce moment redoutable. Serai-je seul, expirant loin de tout secours ; seul, sans une main amie pour me fermer les yeux ? Je mourrai souriant, parce que vous serez là. Je l'espère, je le crois, j'en suis sûr* ». Ainsi soit-il.

M. L.

[1] Composée par Mgr Millot.

## COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

### XXXI

#### LA CHARITÉ ENVERS DIEU
*(suite)*

Mes frères,

C'est un précepte d'aimer Dieu ; nous l'avons rappelé dans notre dernier entretien. D'ailleurs, rien n'est plus conforme à la raison qu'un pareil commandement : Dieu est infiniment parfait, infiniment bon, infiniment digne d'être aimé ; il est notre fin dernière et tout en nous doit l'avoir comme but suprême.

Mais *comment* devons-nous aimer Dieu ? Relisons le texte du Deutéronome (VI, 5), que rappelle et confirme N.-S. (Matt., XXII, 37-38) : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Voilà la mesure de notre amour pour Dieu. Ces synonymes accumulés reviennent à dire, selon le mot magnifique de S. Augustin et de S. Bernard que « la mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. » Cet amour ne doit pas être un amour quelconque, mais un amour *affectif, effectif, continuel, souverain.*

#### I. — *Amour affectif*

L'amour que nous avons pour Dieu doit se manifester par des sentiments de respectueuse et filiale affection. L'amour est l'attrait vers un objet avec le désir de s'y unir. De là vient que l'on pense continuellement à ce que l'on aime. C'est pourquoi J.-C. nous dit : « Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » (Matth., VI, 21). Et S. Augustin ajoute : « L'âme qui aime Dieu s'élève sans interruption jusqu'à lui. » Celui qui aime Dieu rapporte tout à Dieu, dans l'intention de l'honorer et de l'aimer ; celui-là, dit S. François de Sales, dans son langage imagé, « ressemble à un vaisseau qui navigue dans différentes directions, mais dont la boussole montre toujours le nord, ou aux corps terrestres qui sont toujours attirés vers le centre de la terre. » Il s'efforce de penser à lui, dès son réveil et avant de s'endormir, lorsqu'il prend sa nourriture, lorsqu'il se livre au travail, lorsqu'il peine, lorsqu'il est dans la joie. « Soit que vous mangiez, dit S. Paul, soit que vous buviez, soit que vous fassiez n'importe quoi, faites tout pour la gloire de Dieu » (I Cor., X, 31). Oui, dira S. Ignace, « tout pour la plus grande gloire de Dieu. »

Il aime à parler de Dieu, à en entendre parler, à s'entretenir des choses divines, car la bouche parle de l'abondance du cœur (Matth., XII, 34). La langue révèle les désirs du cœur, car la bouche dérobe au cœur ses pensées et les manifeste. « Celui qui est de Dieu, dit N.-S., écoute sa parole » (Jo., III, 47).

Toutes les créatures, même les plus humbles, même les plus petites, le murmure de la source, le parfum de la fleur, le bruissement de l'insecte, la pointe frileuse de l'herbe qui perce la terre, la germination, le chant de l'oiseau, la musique du vent à travers les feuilles, fournissent l'occasion de penser à la gloire du Créateur. « L'univers parle à celui qui aime un langage silencieux, mais compréhensible » (S. Augustin).

Et celui qui aime traduit son amour par la prière, par les oraisons jaculatoires, les dévotions familières, l'Angelus, le Benedicite, les grâces, la visite au Saint-Sacrement, la lecture pieuse, etc.

Il sait que l'ingratitude est toujours un signe de la bassesse du cœur et que l'orgueil étouffe la reconnaissance qui dénote l'humilité chez celui qui la témoigne. Aussi il ne manque pas de remercier Dieu de ses bienfaits, imitant Noé sortant de l'arche (Gen., VIII), le lépreux guéri (Luc, XVII, 16), les trois jeunes gens dans la fournaise (Daniel, III). Et comme tribut de sa reconnaissance, il fait à Dieu l'offrande de sa personne, de ses journées, de ses insuccès, de ses espoirs, de ses peines, de son labeur, de ses joies.

Son amour s'accentuera, lorsqu'il devra s'approcher des sacrements, source de grâce et semence de gloire.

#### II. — *Amour effectif*

L'amour de Dieu ne doit pas se contenter de paroles, de promesses, d'offrandes, mais il doit passer

à l'action. « L'amour de Dieu consiste en ce que nous gardions ses commandements » (I Jo., v, 3). Ce serait une erreur de croire que l'amour de Dieu soit uniquement une affaire de sentiment, une certaine satisfaction ou une joie de posséder Dieu. C'est, au contraire, un acte de l'intelligence, qui reconnaît Dieu comme le souverain bien et le met au-dessus de toutes les créatures. C'est un acte de volonté, car la conséquence de cette appréciation est l'aspiration à posséder ce souverain Bien par la fuite du péché et par la vie agréable à Dieu. L'amour de Dieu se prouve plus par des actions que par des sentiments. Il ne consiste pas dans des consolations sensibles sans quoi N.-S. n'eût pas aimé son Père, lorsqu'il fut triste jusqu'à la mort.

Pour garder les commandements, celui qui aime Dieu lutte contre le péché qui l'en séparerait. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, il gardera ma parole » (Jo., XIV, 23). Son amour devient plus vibrant, plus poignant à l'heure de la tentation, quand il sent le vide humain et la nécessité de se jeter entre les bras de son Père céleste. Combien il s'humiliera, se repentira, s'il est tombé et s'il veut récupérer la grâce !

L'amour désordonné de nous-mêmes étant le grand obstacle à l'amour de Dieu, nous devons combattre l'égoïsme et les passions qu'il amène. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit N.-S., qu'il renonce à lui-même » (Matt., XVI, 24).

Et, pour témoigner à Dieu notre amour, nous devons éviter tout ce qui peut lui déplaire. Que dirions-nous d'un enfant qui, sans doute, ne voudrait pas égorger son père, mais ne se ferait aucun scrupule de le cribler de légères blessures, de le contrister et de l'offenser ? Or tout péché offense Dieu, le contriste, lui déplaît souverainement. Evitons donc, non seulement le péché mortel, qui chasse la grâce de notre âme et la fait mourir surnaturellement, mais aussi le péché véniel, qui la rend plus ou moins difforme aux yeux de Dieu et la prive des grâces de choix qui lui étaient destinées. Ayons la délicatesse, l'élégance de l'amour, qui nous détourne de tout ce qui pourrait froisser, blesser, peiner le cœur si aimant de notre Père qui est aux cieux.

Allons plus loin, ne nous contentons pas d'avoir pour objectif l'accomplissement des devoirs strictement obligatoires, mais cherchons à nous élever plus haut dans l'amour de Dieu, en imitant le Christ, dans l'état où nous avons été appelés, en imprégnant tous les détails de notre vie de christianisme, en voulant ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut.

En possession de la grâce et de ses richesses, ne les enfermons point dans une âme égoïste, comme en des coffres-forts munis d'incrochetables serrures, mais faisons-en bénéficier notre prochain, pour l'extension de la gloire et du règne de Dieu. Celui qui vraiment aime Dieu souhaite que Dieu soit de plus en plus connu et aimé des hommes. « Le zèle est l'effet de l'amour. Celui qui n'a pas de zèle n'aime pas » (S. Augustin). Celui qui aime Dieu se désole et même se révolte, lorsque les hommes l'offensent. Ainsi Moïse, en courroux à la vue des adorateurs du veau d'or, brisa les tables de la loi (Exode, XXXIII, 32).

Celui qui aime Dieu se réjouit de le voir glorifié ; il travaille à l'extension de son règne, à l'accomplissement de sa volonté, à la sanctification de son nom. Il se fait apôtre, dans la mesure de ses forces et de son influence, car il sait que « chacun est chargé du salut de son prochain » et qu'il n'y a pas de chrétien sans amour, qu'il n'y a pas d'amour sans dévouement, sans prosélytisme.

S. Vincent de Paul a excellemment décrit cette obligation de travailler : « Aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras ; que ce soit à la sueur de nos visages ; car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance et d'autres semblables affections d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient pas à l'amour effectif... Plusieurs se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges, mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne. »

### III. — *Continuel et persévérant*

Notre amour pour Dieu doit sans cesse subsister dans notre cœur. Autrement, dit S. Jérôme, « il manquerait de franchise et de vérité ». L'amour est fort comme la mort. Ce n'est pas un feu de paille qui retombe bientôt en cendres légères qu'emporte la moindre bise ; il ne doit pas se produire par soubresauts, d'après les sautes de l'opinion ou de l'humeur, ou de caprice, ou de l'intérêt, ou de la gloriole. Celui qui aime vraiment n'est pas un moutonnier ni le faible roseau qui se courbe à tous les vents. Il reste debout au milieu de la prospérité capiteuse qui si aisément fait tituber ou malgré les épreuves qui s'abattent sur lui, épreuves morales de la tentation, des sollicitations, de l'adversité, épreuves de la souffrance physique et matérielle, comme Job (I, 21), comme S. Paul (II Cor., VII, 4), comme les apôtres et les martyrs, il faut accepter volontiers les épreuves. « Seigneur, ou souffrir, ou mourir », telle était la devise de Ste Thérèse. Un cœur qui aime Jésus aime aussi la croix. « Plus notre désir de souffrir et d'être humilié pour Dieu est grand, plus grand aussi est notre amour pour lui ; ce désir est le signe le plus certain de ce feu céleste », dit S. Vincent de Paul. Et S. François de Sales emploie cette comparaison pittoresque : « Celui qui aime Dieu ressemble au tournesol, qui, même les jours sombres, se tourne vers le soleil. » Par contre, ne pas aimer Dieu, c'est ressembler à un insensé « qui considère toutes les contrariétés de cette vie comme si elles étaient dirigées contre lui personnellement » (Sap., v, 21).

### IV. — *Souverain*

Enfin notre amour pour Dieu doit être souverain, c'est-à-dire : nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses. Dieu est notre fin dernière, les créatures sont simplement des moyens pour l'atteindre. C'est pourquoi il est de notre devoir de les sacrifier si Dieu l'exige. Cela ne veut pas dire que nous ne devons aimer que lui, mais que tout amour des créatures doit être, en nous, subordonné à l'amour que nous devons à Dieu, réglé par lui et jugé par lui. L'amour sensible des créatures n'est défendu que s'il est de caractère à nous ravir l'amitié de Dieu. Si donc nous mettons l'amour de Dieu *en parallèle* avec nos autres affections, il doit venir au premier rang. Nous devons aimer Dieu plus que tout. « Celui qui

aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi » (Matth., VII, 37). Si cet amour est en conflit avec un autre bien, il doit avoir la *préférence* et nous devons tout sacrifier plutôt que de le perdre.

Telles sont, en résumé, les qualités de notre amour pour Dieu. Il doit être affectif, effectif, continuel, souverain.

Demandons à Dieu d'allumer, d'échauffer, d'attiser son saint amour dans notre âme, lui disant avec S. Ignace de Loyola : « Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce et je serai assez riche », et avec l'Eglise : « Répandez l'amour dans nos cœurs ». *Infunde amorem cordibus. Amen.*

## PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

### XIX

**2e commandement de Dieu**

LE SERMENT

Mes frères,

Nos devoirs envers Dieu sont consignés dans le deuxième commandement : « Dieu en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement. » Ce commandement complète le premier. Son but est de nous mettre en garde contre tout ce qui déshonore le saint nom de Dieu : jurements ou serments faits en dehors des conditions légitimes, vœux imprudents ou mauvais, blasphèmes. Parlons du serment.

I. — *Qu'est-ce que jurer ?*

Jurer ne consiste pas à proférer des paroles malhonnêtes, grossières ; certes, c'est un mal de se servir d'expressions indécentes, mais ce n'est pas jurer. Jurer, faire serment ou prêter serment ce qui signifie la même chose, c'est prendre Dieu à témoin de ce qu'on affirme. D'ordinaire, il a lieu soit pour attester la vérité d'une manière plus solennelle soit pour s'engager plus étroitement par une promesse.

Que fait un enfant ne se souvenant plus de la leçon cependant apprise la veille ? Il dit à son instituteur : « Je ne me rappelle plus ma leçon mais je vous assure que je l'ai apprise. Demandez à mes parents si ce n'est pas vrai ? » Que répond un homme accusé à faux d'un crime ? « Je suis innocent et je prends Dieu à témoin de mon innocence. » L'écolier invoque ses parents parce qu'il sait que l'instituteur aura confiance en lui et qu'en recourant à eux, il sera cru. L'accusé invoquant Dieu agit comme l'écolier. Seulement c'est à Dieu qu'il s'adresse pour prouver qu'il dit vrai. Car Dieu est un témoin hors pair ; il sait tout et ne ment pas. Ainsi toutes les fois qu'on use de Dieu, qu'on cite son témoignage on prononce un serment. On l'établit garant de son affirmation ou de sa promesse car le serment regarde vers le passé s'il s'agit d'un fait donné pour vrai, vers l'avenir s'il s'agit de confirmer une intention ou un engagement.

Le serment peut revêtir diverses formes : le serment privé employé dans la conversation pour apporter plus de force à la parole ; — le serment solennel prêté au tribunal ou ailleurs ; — l'affirmation où le nom de Dieu est réellement prononcé « Je jure par Dieu, je prends Dieu à témoin » ; — le jurement où on n'appelle en témoignage que le nom des créatures en qui reluit tout spécialement la puissance ou la sainteté divines : « Je le jure par le ciel ;... par mon âme, etc... ; — le jurement en actes : lever la main devant un crucifix, poser la main sur l'Evangile ; — le serment pour affirmer une chose : « je jure que je vous donnerai telle chose » ; pour épauler une menace : « je jure que je me vengerai » ; pour assigner Dieu comme vengeur, en même temps que témoin : « que Dieu me frappe, si je ne le fais pas. »

En bref, à un serment deux choses indispensables : celui qui le prononce doit avoir l'intention de prendre Dieu à témoin et d'exprimer sous une forme ou sous une autre son intention.

Donc jurer, faire, prêter serment c'est appuyer ses dires sur Dieu, et tout jurement signifie invariablement ceci : j'affirme que si Dieu consentait à parler il ne dirait pas autre chose que ce que je dis. Or, invoquer l'autorité de Dieu n'est-ce pas lui manquer de respect ? Un mendiant ose-t-il en appeler au témoignage d'un roi ? Assurément, Dieu est le roi des rois, mais il est aussi notre bon Père ; si nous le prenons à témoin de la sincérité de nos paroles, il ne s'en tient pas pour offensé. Bien plus, il en est honoré, si nous le faisons comme il convient. Dès lors, est-il permis de faire serment ?

II. — *Est-il permis ?*

Dieu a mis dans notre cœur une inclination nous poussant à nous adresser à lui pour corroborer ce que nous disons ou promettons. Pour lors, incontestablement le jurement en lui-même est un hommage à Dieu ; il lui rend gloire en proclamant qu'il est la vérité même. Aussi Dieu l'a-t-il recommandé : « Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, et vous jurerez par son nom » (Deut., VI, 13 ; X, 20). Le serment est donc permis. Du reste, il a toujours été en usage, et chez les juifs, et chez les païens; et même, l'Eglise le prescrit en certaines circonstances : serment de l'évêque, le jour de son sacre, le serment antimoderniste. Et il est nécessaire parfois ; car il importe extrêmement à la société d'avoir la certitude de la vérité d'une attestation : celle d'un témoin dans une affaire civile ou criminelle, celle d'un interprète, celle d'un traducteur ; d'avoir la certitude de la fidélité de celui qui remplit une charge, une mission : magistrat, douanier, agent de police, garde-champêtre.

Toutefois, le serment exige des conditions. Les paroles du prophète Jérémie nous les indique : « Vous jugerez selon la vérité, selon le jugement, selon la justice (IV, 2). Première condition : la vérité. Ne promettez par serment que des choses dont vous avez la volonté ferme de tenir ; n'affirmez par serment que des choses vraies, que vous croyez être vraies non sur de simples suppositions, mais sur bonnes et solides raisons : « Vous ne jurerez point faussement en mon nom. » Or, y a-t-il des hommes assez audacieux pour associer Dieu à des mensonges, à des promesses trompeuses ? Hélas ! que de traîtres à la vérité ou par intérêt, ou par lâcheté ou par quelque motif plus indigne encore ! — Seconde condition : le jugement. Le serment requiert la réflexion, la prudence, un motif suffisant. C'est offenser la majesté souveraine de Dieu que d'allier son nom à des choses vulgaires, sans importance, le mêler à des futilités. Le Sauveur a blâmé l'abus du serment. Aujourd'hui, s'il apparaissait dans nos sociétés modernes, il est une quantité de personnes à qui il dirait : « Ne répétez donc pas à tout moment : je le jure, je vous donne